

ALBERT MINGELGRÜN*

LA FIGURE DU BOURREAU NAZI AU TOURNANT DU XXI^e SIÈCLE :
QUELQUES VARIATIONS LITTÉRAIRES



Marcel Ophuls, *Hôtel Terminus*, Klaus Barbie dans l'avion qui le ramène en France,
interviewé par Ladislav de Hoyos. Droits Sony

Si les péripéties guerrières proprement dites et le sort des victimes occupent tout naturellement une place privilégiée, voire centrale, dans la littérature et ses différents genres au lendemain du second conflit mondial et des années suivantes, force est de constater que la figure et la condition du bourreau en tant que telles, bien qu'évidemment présentes, ne font pas l'objet de développements aussi nourris et circonstanciés.

Des ouvrages attachants et à l'importance reconnue se publient incontestablement mais leur nombre relativement peu élevé¹ semble justifier par avance le point de vue que Raul Hilberg défendra à la fin du siècle dans *La politique de la mémoire*² à savoir qu'il convient de prendre en compte le rôle joué par le bourreau au cœur même du nazisme sous peine d'en escamoter une part essentielle.

Coincidence significative, ce sont précisément les années 1990 qui voient également paraître les travaux novateurs de Christopher Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*³ ou de Daniel Jonah Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler* que vient prolonger, par exemple, le livre d'Harald Welzer, *Les exécuteurs, Des hommes normaux aux meurtriers de masse*⁴.

Abordant à ce point notre objet littéraire proprement dit, je commencerai par faire état, pour le mettre en perspective, de ce que j'appellerais des « livres-prétextes », jouant comme en écho avec les motifs historiques concernés à travers des productions antérieures liées à la science-fiction, à l'anticipation totalitaire ou au roman policier. C'est le cas, entre autres, de Philip K. Dick ou de Norman Spinrad, d'Antoine Volodine ou de Maurice G. Dantec.

Le premier imagine dans *The Man in the high Castle* (1962)⁵ que l'Allemagne et le Japon l'ont emporté sur les alliés en 1947 et occupent de ce fait les États-Unis dont ils se sont partagé le territoire et auxquels ils ont imposé leur dictature même si dans les enclaves nippones, les choses se sont progressivement normalisées. C'est ainsi, par exemple, que « Les Japonais n'ont pas tué de Juifs, pendant la guerre ou après [...]. Les Japonais n'ont pas construit de fours crématoires » (p. 44) alors qu'« en face », on continue à professer que « Les Juifs et les capitalistes millionnaires, la clique internationale ont soutenu [l'] art décadent » (p. 49). En outre, on s'y inquiète de l'existence d'un livre, interdit mais circulant néanmoins, *La sauterelle pèse lourd* dont l'auteur, Hawthorne Abendsen, qui habite Le Haut Château dans l'État des Montagnes Rocheuses affirme que le successeur de Roosevelt « aurait poursuivi avec beaucoup d'énergie [sa] politique antinazie. Si bien que l'Allemagne aurait eu peur de se porter au secours du Japon en 1941 » (p. 83) et que « les États-Unis et la Grande-Bretagne se (seraient partagés) le monde » (p. 103). Dès lors le « *Reichsicherheitshauptamt* » organise un complot pour l'éliminer...

Norman Spinrad quant à lui, dans *The Iron Dream* (1972)⁶, publie sous ce titre le roman d'un certain Adolf Hitler, *Le Seigneur du Svastika*. Le récit s'ouvre sur la démarche entreprise par Feric Jaggar pour « devenir citoyen agréé de la Grande République de Heldon, dernier bastion du pur génotype humain » (p. 28)⁷, à l'écart duquel « un destin contraire [l']avait relégué jusqu'à l'âge d'homme » (p. 29). La citoyenneté acquise, il s'engage « sous la bannière du Parti

de la Renaissance Humaine » (p. 57) lequel se consacre « à la préservation de la pureté raciale » (p. 58), ne tardant pas à y jouer un rôle de premier plan. À partir de là, ayant conquis en combat singulier une arme invincible, « le Commandeur d'Acier, la Grande Massue de Held » (p. 113) ornée d'un svastika, il s'agrège les services des « Vengeurs », désormais « Chevaliers » puis « Fils du Svastika » (p. 116 et 122). À travers l'organisation de manifestations de masse, il gagne peu à peu « le soutien fanatique de tous les vrais hommes » (p. 143), mettant en place un véritable corps d'armes dont « [le] but ultime est le rétablissement de l'homme pur sur les terres habitables et l'extinction des sous-humains » (p. 156). Jaggar est ainsi en mesure de renverser le gouvernement en place, de s'y substituer et de mettre en œuvre une politique nataliste spécifique : « Les camps de femmes ont produit près de quarante mille femelles dignes d'être appariées avec les SS » (p. 256). Il fait également programmer par « les savants raciaux, la technique du clonage » (p. 354) après qu'une guerre sanglante avec les régions voisines aura fait subir des radiations mutilantes aux troupes d'Heldon.

Avec Antoine Volodine, dans *Alto Solo*⁸, tout se passe comme si l'utopie rêvée par Norman Spinrad s'était réalisée. Il nous présente l'espace ainsi constitué à travers le regard de trois hommes sortis de prison et amenés, par la force des choses, à l'arpenter. Ils découvrent de la sorte qu'« Il y a des jours où les tenants du frondisme improvisent de terribles fêtes. Des jours où ils déclarent ouverte la chasse à la racaille. Ils lancent des expéditions contre les oiseaux, contre les intellectuels, contre les chômeurs et les vagabonds qui ont tardé à se présenter dans leurs permanences pour demander la carte du parti » (p. 30). Rien d'étonnant dès lors si une fois « [désignés], à l'intérieur des frontières, des boucs émissaires, les foules se tiennent bouche cousue devant les crimes, ou encore se radicalisent, s'amourachent follement des forts en gueule, languissent après un nouveau printemps de génocide » (p. 36). De telles dispositions ne peuvent que les préparer à recevoir dans l'euphorie le discours d'un certain Zagoebel dont le nom contient un suffixe très signifiant et qui stigmatise les « intellectuels prétentieux et fainéants huppés ! Pas l'art dégénéré qui donne la chair de poule ! À chaque formule équivoque, la foule réagissait par des cris fanatiques. [...]. Il aurait suffi d'une injonction pour qu'eût lieu le lynchage du dernier carré symbolique d'étrangers intérieurs » (p. 109).

Maurice G. Dantec, enfin, revient sur *Les racines du mal*⁹ qui s'assimilent, selon lui, aux mécanismes et fonctionnements nazis qu'il voit à l'œuvre dans certaines conjonctures contemporaines. Il en articule les motifs en deux étapes narratives liées chacune à des personnages différents.

La première se focalise essentiellement sur Andreas Schaltzmann qui considère que les nazis ont pris, de manière occulte, le pouvoir en France. Par

exemple, affirme-t-il, « Il y avait des camps de concentration par ici. Déguisés en cités de transit et autres grands ensembles HLM (dont les initiales signifiaient réellement Horizontaux Logements Mortels). [...] Schaltzmann savait pertinemment qu'il s'agissait de camps de la mort lente, où l'on pourrissait sur place et il lui arrivait de se demander quand les détenus se révolteraient pour de bon, comme à Mauthausen ou à Sobidor » (p. 18), d'où les assassinats qu'il commet ou les incendies qu'il déclenche. Il a donc le sentiment d'être un résistant lorsqu'il s'interroge sur son sort : « Ses assassinats l'enverraient-ils directement au cœur du dernier cercle de l'enfer ? Se réveillerait-il dans la peau d'un gamin juif du ghetto de Varsovie, à la descente du train, dans la gare de Treblinka résonnant des hurlements, des ordres gutturaux et des aboiements des chiens tenus en laisse par les gardes ukrainiens et lettons ? Ou bien juste à l'instant où les nuages de Zyklon-B tombaient des pommeaux de douche ? » (p. 125).

Déterminé à se suicider, il cède en quelque sorte le relais, pour les enquêteurs qui le poursuivent, aux « Tueurs du Millénaire » dans le cadre de la deuxième étape narrative. Loin des délires de Schaltzmann, ceux-ci agissent en toutes consciences et volonté maléfiques : « Et cette année, donc, ils expérimentent la solution finale. C'est pour ça que les dernières victimes portent des traces d'injections mortelles. [...] (Cela) doit ouvrir le cycle qui va culminer pendant les Fêtes... le Défi du Millénaire » (p. 448-449). Des investigations complémentaires permettent d'établir l'existence d' « un four crématoire dans leur mobil-home » (p. 610) et de découvrir dans leur repaire enfin localisé des objets révélateurs tels « [...] un uniforme féminin de la SS, [...] un poignard de cérémonie de la SS, [...], des livres sur la pureté de la race aryenne et des écrits révisionnistes » (p. 631)¹⁰. Après cette mise en situation « atmosphérique » et avant d'aborder les incarnations romanesques proprement dites de notre « sujet » au sens fort du terme, je souhaite évoquer – car il s'agit là, me semble-t-il, d'un fondement légitimant concret en quelque sorte – la situation particulière du descendant de bourreau.

Je retiendrai à ce propos, compte tenu de l'ordre chronologique adopté, le livre de Michel Séonnet, *La marque du père*¹¹. D'emblée se trouve soulignée l'absence d'un espace reconnu pour toute personne au passé de milicien et d'engagé à la Division Charlemagne : « Mon père que je ne peux poser nulle part, mon père dont je ne peux me débarrasser, mon père qui n'a pas sa place parmi les morts que l'on commémore, et qui m'empêche d'avoir la mienne parmi ceux qui fraternisent dans la mémoire douloureuse de ce qui a eu lieu. Je ne peux m'y présenter que son corps dans les bras. Condamné à le porter jusqu'à quand ? » (p. 13).

Parallèlement, l'auteur met en évidence l'impossibilité où il se trouve d'en parler : « Mais je ne pouvais rien dire. De peur qu'à simplement ouvrir la bouche ça se déverse hors de moi, que je me vide, là, sur le trottoir, me vomissant moi-même puisque j'étais né de ça » (p. 18). Ceci au point de vouloir estomper

son identité : « Il m'est arrivé à plusieurs reprises, d'hésiter à donner mon nom – notre nom – devant des personnes de sa génération. Surtout lorsque c'était des Juifs ! Est-ce que la malédiction porte sur le nom ? » (p. 25).

De là les interdits qu'il s'impose : « Souvent je m'arrête au bord de la parole lorsque quelque chose me vient qui a rapport aux Juifs. De quel droit ? je me dis » (p. 31), de même se refuse-t-il encore à pénétrer dans le camp du Struthof (p. 44) et fait-il part de ses difficultés avec la langue allemande (p. 48). Au terme de ces rappels douloureux, il en viendra à assumer son identité par l'intermédiaire du père de son père et à pouvoir envisager de « parvenir à ce point où j'accepterais d'être le petit-fils de ton père et où je pourrais, sans retenue, signer de ce nom qui nous est commun. [...] sans aucune complaisance envers ce qui a eu lieu » (p. 102-3). Cette autobiographie se clôt donc sur un équilibre fragile...

C'est également à la première personne que s'écrit, toujours dans l'optique résiduelle du bourreau mais cette fois sur le plan romanesque, la rencontre posthume – dans le Skybus Supersonique S850 « qui traverse le Royaume des Cieux » (p. 15) – de Raoul Sévilla et Alejandro Waldheim telle que l'imagine Jean-Pierre Gattégno dans son livre *Avec vue sur le Royaume*¹².

Le premier est le fils d'un Juif rescapé de Salonique, le second est le fils d'un nazi, ancien commandant du camp de Terezin. Voici comment Raoul Sévilla rapporte leur contact, lequel va se révéler absolument bouleversant : « Il était installé à ma gauche, côté allée centrale. [...] L'idée me vint qu'il ne se trouvait pas à côté de moi par hasard. Que sa mort n'était pas étrangère à la mienne » (p. 23-24). Rencontre décisive, en effet, puisque c'est à partir de là, au fil des confidences et révélations d'Alejandro Waldheim, qu'il sera en mesure de se situer par rapport à sa propre histoire familiale et à la Shoah. Son compagnon de voyage remonte ainsi jusqu'à la fuite de son père en Argentine où sa mère le rejoint et où il naît à Buenos-Aires. Il lui fait part de ses lectures relatives à « l'univers concentrationnaire » comme de la fierté de son père dans l'uniforme nazi qu'il a conservé et que lui-même trouve « magnifique [...]. Une machine à recevoir des ordres et à en donner, à obéir avec une célérité époustouflante » (p. 186) avant de renoncer à cette admiration et décider de tenter d'obtenir « l'absolution » (p. 191) tant « il est dur d'être le fils d'un bourreau » (p. 193), en venant même à penser que « la victime et le bourreau, le fils de la victime et le fils du bourreau, une fraternité obscure les unit » (*ibid.*).

Il n'aura plus de cesse désormais que d'en savoir davantage, d'où ses enquêtes, par exemple sur les atrocités nazies dans les Balkans... Sur un plan plus privé, sa situation se complique par ailleurs mais, paradoxalement, s'éclaire également dans la mesure où, trompé par son épouse juive, « Un lien [...] s'ajoutait à la connivence entre le fils du bourreau et le fils de la victime. Sauf que, cette fois, c'est moi la victime et lui le bourreau » (p. 339). Et d'autant plus victime que

ladite épouse, Paula, n'hésitera pas à le faire abattre en toute bonne conscience... Ce qui permet à Raoul Sévilla, à l'issue de ces dévoilements et révélations, de renouer avec l'initiale de son récit et de conclure tout à la fois : « Le bourreau et la victime. Je m'étais senti proche d'Alejandro comme de personne. Grâce à lui, j'avais découvert Terezin, Salonique, j'avais vu l'oncle Semseleh, rencontré le Sturmbannführer Frantz Waldheim et, surtout, compris qu'il n'était pas infamant d'être djidio » (p. 362).

Ainsi, par le truchement littéralement « utopique » de l'avion funéraire, Gattégno met assurément en scène de captivantes associations d'éléments, à la fois contrastés et complémentaires, de la thématique identitaire ici abordée.



Le chagrin et la pitié - 1969 - Adolf Hitler. Droits Gaumont

Nous nous attacherons à présent à Hitler lui-même, figure originelle, responsable des déchaînements que nous décrivons, par le biais de trois représentations caractéristiques.

Avec *The Castle in the Forest* (2007)¹³, Norman Mailer traite particulièrement de la naissance et de l'enfance d'Adolf Hitler. Voici comment il entend éclairer son entreprise : « Je crois que le diable était fou de rage d'avoir vu Dieu donner naissance à Jésus. Il lui fallait son opposé. Je regarde Hitler comme la réponse à Jésus. Voir les choses autrement, c'est considérer Hitler comme un homme ordinaire, ce qui est impossible¹⁴ ».

En effet, le narrateur, Dieter le SS, affidé d'Heinrich Himmler dans le réel, est également l'invisible délégué du Diable dit le Maestro auprès du petit Adolf devenu « le plus important de [ses] clients » (p. 86). Je note au passage que

ce pseudonyme de *Maestro* souligne remarquablement son double talent de manipulateur : compositeur et chef d'orchestre de la partition qui se déroule sous nos yeux. Donnons-en à lire quelques notations et expressions majeures.

Il y a d'abord les principes de base énoncés par Himmler : « Ainsi, messieurs, la logique suggère qu'un Surhomme capable d'incarner la Vision soit lié obligatoirement au croisement de patrimoines génétiques exceptionnellement proches. C'est la seule façon qu'ont des incarnations distinctes de la Vision de se renforcer mutuellement » (p. 16). D'où la concrétisation : « Alois et moi nous fécondions les entrailles de Klara Poelz Hitler et je perçus l'instant précis de la conception. Tout comme l'ange Gabriel avait servi Jéhovah lors d'une nuit mémorable à Nazareth, moi j'assistais en compagnie du Malin à cette conception par cette nuit de juillet, neuf mois et dix jours avant la naissance d'Adolf Hitler, le 20 avril 1889. Oui, j'étais bien là, moi, un agent du meilleur service secret qui ait jamais existé » (p. 73).

Et les marques révélatrices de la nature profonde du futur bourreau de se multiplier. Le voici confronté au spectacle de son père battant leur chien « et dans ses yeux bleus passa une lueur, un regard d'une intensité étonnante chez un enfant aussi jeune », ou face à sa mère à laquelle il « avait lancé un regard méchant, lui le prince des princes » (p. 209).

Le voici encore *s'exerçant* à « entraîner le pouvoir de sa voix. Il hurlait devant les arbres jusqu'à en avoir mal à la gorge » (p. 292) ou embrassant son frère pour lui faire attraper la rougeole et l'en faire mourir, animé de « la ferme conviction que le meurtre apporte la puissance au meurtrier » (p. 388). Le voici enfin, après une représentation de *Lohengrin*, *bouleversé* de voir celui-ci « dans l'éclat d'une armure étincelante » (p. 408) ou *parvenant* « à une découverte lumineuse. Le sang avait des pouvoirs magiques. Il pouvait être partagé par tout un peuple. [...]. Le sang qui faisait gonfler son pénis, c'était le sang qu'il possédait en commun avec ses camarades d'école » (p. 414).

Lesdites marques s'accompagnent évidemment de signes prometteurs plus précis de son apparence et de sa condition futures. Se détachent parmi ces signes le portrait d'un certain Luigi Lucheni avec « la petite moustache de l'assassin, collée sur sa lèvre supérieure au ras de ses narines, une petite moustache noire comme une tache » (p. 360) ou alors un livre de Friedrich Ludwig Jahn évoquant « la présence d'un "Führer fait de Fer et de Feu" » (p. 366). Tout était donc en place, à l'issue de ce premier tome, pour de plus amples développements mais on sait que N. Mailer ne put jamais les mettre en œuvre...

C'est à son personnage-romancier, Rudolf Herter, dont les prénom et nom ne sont pas sans évoquer phoniquement *Adolf Hitler*, qu'Harry Mulisch semble confier le soin de définir le projet poursuivi à propos dudit Hitler dans *Siegfried, Een zwarte idylle* (2001)¹⁵ : « La fiction est peut-être le filet dans lequel

nous arriverons à l'appréhender. [...]. Je veux partir d'un fait fictif, particulièrement improbable, particulièrement fantastique sans être impossible, de la réalité mentale pour aboutir à la réalité sociale » (p. 33).

Mais voici qu'un couple d'anciens domestiques au Berghof, Julia et Ulrich Falk, qui l'ont vu et entendu parler à la télévision autrichienne, sollicitent une rencontre avec lui à ce propos et renversent spectaculairement la perspective : « Vous disiez que Hitler devient de plus en plus incompréhensible. Puis vous avez parlé de fantaisie. Que vous vouliez le capturer en faisant appel à la fantaisie » et d'ajouter qu'ils sont en mesure de lui communiquer « quelque chose de réel. Qui [lui] permettrait de voir qui il était » (p. 90).

Revenant alors sur leur engagement comme femme de ménage et « garçon-serviteur » (p. 106), ils décrivent leurs activités dans ce cadre précis et, singulièrement, les circonstances exceptionnelles qui les ont amenés à prendre en charge, comme s'il était le leur, le fils secret d'Eva Braun et Hitler, Siegfried. C'est que « toutes les Allemandes auraient voulu avoir un enfant du Führer. Elles appelaient déjà leurs fils Adolf. [...] elles auraient l'impression qu'il les avait trahies » (p. 137). Mais un jour, en dépit du lien très fort qui unit les Falk à l'enfant arrive un « Ordre du Führer : vous devez tuer Siegfried » (p. 172). Eva Braun est en effet accusée par Himmler d'avoir du sang juif dans les veines et cette insulte à l'aryanité est évidemment insupportable ainsi qu'elle le soulignera elle-même dans son *Journal* (p. 243).

Nul besoin dès lors de recourir à la fiction et Herter se trouve en mesure d'affirmer avoir « compris pourquoi Hitler est incompréhensible et le restera toujours : parce qu'il était l'incompréhension en personne, c'est-à-dire : une non-personne. [...]. Il n'était donc ni un acteur ni un histrion, comme on l'a souvent dit, mais un masque sans visage : un masque vivant » (p. 205-206).

D'où l'absence totale de prise en compte par le dictateur en quête de pureté raciale absolue de sa propre paternité et de l'existence d'un « autre » innocent. Ayant dûment enregistré l'explication avancée par sa créature romanesque, il ne reste plus à H. Mulisch qu'à la faire disparaître, écrasée sous le choc de ce qu'elle a entrevu : « Soudain [Herter] sent quelque chose de terrible qui lui prend la gorge et l'entraîne dans le sommeil, à travers le sommeil, au-delà du sommeil... » (p. 230).

Cette disparition retourne donc comme un gant le bien-fondé d'une narration vouée à l'impensable du crime et c'est justement ce tressage de situations et de niveaux d'interprétation qui donne tout son prix au livre de l'écrivain hollandais...

On s'explique moins bien l'espèce de contre-pied des deux inspirations précédentes que semble prendre avec l'image d'Adolf Hitler Eric-Emmanuel Schmitt dans *La part de l'autre*¹⁶. Précisant ses intentions dans une postface

inédite à l'ouvrage, il souligne notamment : « L'erreur que l'on commet avec Hitler vient de ce qu'on le prend pour un individu exceptionnel, un monstre hors norme, un barbare sans équivalent. Or c'est un être banal. Banal comme le mal » (p. 477)¹⁷, ajoutant plus loin : « En montrant qu'Hitler aurait pu devenir autre qu'il ne fut, je ferai sentir à chaque lecteur qu'il pourrait devenir Hitler » (p. 482).

Il dévoile également le canevas organisateur de son récit : « [...] j'élabore un double portrait antagoniste. Adolf H. cherche à se comprendre tandis que le véritable Hitler s'ignore. Adolf H. reconnaît en lui l'existence de problèmes tandis qu'Hitler les enterre » (p. 501). Partant des prémisses d'un « Adolf Hitler : recalé » (p. 9) et d'un « Adolf H. admis » (p. 12), le romancier développe en alternance les aventures et avatars des deux figures accordées et modelées, dans l'ensemble, sur les données historiques pour la première, conformes au roman d'apprentissage et de formation pour la seconde.

Les parallélismes fondés sur la chronologie s'enchaînent alors et s'accroissent depuis l'instant initial : *La minute qui a changé le cours du monde...* (p. 9) jusqu'à l'ultime moment décisif : *Quinze heures vingt-neuf* (p. 358), c'est-à-dire depuis les proclamations des résultats à l'Académie des Beaux-Arts jusqu'aux morts respectives des acteurs. Un tel agencement des matières débouche paradoxalement sur une dilution du sens recherché. En effet, la démarche consistant à multiplier les éléments sur un mode symétrique finit par se réduire à une simple « monstration » sans commune mesure avec la démonstration revendiquée d'un rapport significatif entre les deux protagonistes, l'application strictement ordonnée du principe de partage des vases communicants ne dépassant pas l'onomatistique...

Le dernier écrivain dont il sera question, Jonathan Littell, nous offre en quelque sorte – à travers le mixte histoire/fiction qu'il met en œuvre dans *Les Bienveillantes* – une synthèse magistrale des thèmes et motifs rencontrés jusqu'ici¹⁸. Survolons d'abord cette véritable somme dans son genre avant d'en citer quelques phrases exemplaires du point de vue qui est le nôtre.

Maximilien Aue livre, à la première personne, l'histoire de sa vie telle qu'elle s'est déroulée particulièrement – car d'autres époques sont évoquées – entre juin 1941 et mai 1945. Homosexuel et officier nazi, il est envoyé sur le front de l'Est, en Ukraine « soviétique », dans la région de Kiev, dans le cadre du massacre des Juifs, ainsi qu'en Crimée et au Caucase. Puis c'est Stalingrad où il est blessé au cours des derniers affrontements et rapatrié. Lors d'un voyage en France, il retrouve des amis parisiens devenus collaborateurs et gagne ensuite Antibes où vivent sa mère et le second mari de celle-ci ; il les tue tous les deux à coups de hache. À peine rentré à Berlin, il est envoyé en Pologne étudier le « rendement » des camps d'extermination, notamment à Auschwitz. Il est également associé au « règlement » de la question des Juifs hongrois et passe les jours

de congé qu'il reçoit en Poméranie, dans la maison de sa sœur à laquelle l'a uni une relation incestueuse, alors que l'offensive russe est déclenchée. De retour à Berlin, il rencontre Hitler dans son bunker quelques jours avant le suicide de ce dernier et la débâcle qui accompagne sa disparition. Il réussit à s'échapper après avoir dérobé les papiers d'identité d'un ouvrier français du Service de Travail Obligatoire...

Ce parcours sommaire peut permettre néanmoins, me semble-t-il, de mettre en évidence le fait que le personnage-bourreau de Littell est à la fois protagoniste et témoin et que les rôles qu'il endosse ainsi impliquent du même coup le lecteur dans l'essentiel du texte, à savoir l'approche de la terreur, de la violence et de la barbarie nazies. Afin d'illustrer ce processus primordial, voici deux brefs passages empruntés à la partie *Allemandes I et II* et emblématiques tant de la situation générale que de l'homme Aue lui-même.

Nous sommes en Ukraine. « Les méthodes avaient changé, on les avait rationalisées, systématisées en fonction des nouvelles exigences. Ces changements toutefois ne facilitaient pas toujours le travail des hommes. Les condamnés, dorénavant, devaient se déshabiller avant l'exécution, car on récupérait leurs vêtements pour le Secours d'hiver et les rapatriés. À Jitomir, Blobel nous avait exposé la nouvelle pratique du *Sardinenpackung* développée par Jeckeln, la méthode « en sardine » que Callsen connaissait déjà. Avec l'augmentation considérable des volumes, en Galicie dès juillet, Jeckeln avait jugé que les fosses se remplissaient trop vite ; les corps tombaient n'importe comment, s'entremêlaient, beaucoup de place se gaspillait, et l'on perdait donc trop de temps à creuser ; là les condamnés déshabillés se couchaient à plat ventre au fond de la fosse, et quelques tireurs leur administraient un coup dans la nuque à bout portant » (p. 105).

Et, plus loin : « Je pouvais maintenant distinguer trois tempéraments parmi mes collègues. Il y avait d'abord ceux qui, même s'ils cherchaient à le cacher, tuaient avec volupté ; j'ai déjà parlé de ceux-ci, c'étaient des criminels, qui s'étaient découverts grâce à la guerre. Puis il y avait ceux que cela dégoûtait et qui tuaient par devoir, en surmontant leur répugnance, par amour de l'ordre. Enfin, il y avait ceux qui considéraient les Juifs comme des bêtes et les tuaient comme un boucher égorge une vache, besogne joyeuse ou ardue, selon les humeurs ou la disposition. [...]. Et moi, alors ? Moi, je ne m'identifiais à aucun de ces trois types, mais je n'en savais guère plus, et si l'on m'avait poussé un peu, j'aurais eu du mal à articuler une réponse de bonne foi. Cette réponse, je la cherchais encore. La passion de l'absolu y participait, comme y participait, je m'en rendis compte un jour avec effroi, la curiosité : ici comme pour tant d'autres choses de ma vie, j'étais curieux, je cherchais à voir quel effet tout cela aurait sur moi » (p. 105-106).

C'est ici que s'achève cette plongée dans la noirceur nazie et son inhumanité à travers la présentation d'un certain nombre d'illustrations littéraires mettant le bourreau en exergue. « Spectateur engagé » et acteur privilégié de la

violence la plus extrême, il semble bien constituer, dès l'entame du siècle, la référence incontournable du « précipité » national-socialiste. S'impose-t-il dès lors de prévoir, à partir des manifestations – d'intérêt inégal – qui viennent d'être recensées, des prolongements éventuels ?...

NOTES

¹ Parmi lesquels je rappellerais, par exemple, sur le plan romanesque : Robert Merle, *La mort est mon métier*, Paris, Gallimard, 1952 et Dominique Gaussen, *Le Kapo*, Paris, France-Empire, 1966 et sur le plan historico-biographique : Rudolf Höss, *Le Commandant d'Auschwitz parle*, Paris, Julliard, 1959 ainsi que Gitta Sereny, *Au fond des ténèbres, Un bourreau parle*, Franz Stangl, *Commandant de Treblinka* [1975], Paris, Denoël, 1993.

² Raul Hilberg, *La politique de la mémoire*, trad. Marie-France de Paloméra, Paris, Gallimard, 1996.

³ Christopher Browning, *Des hommes ordinaires. Le 10^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, trad. Elie Barnavi, Paris, Les Belles-Lettres, 1994.

⁴ Harald Welzer, *Les exécuteurs, Des hommes normaux aux meurtriers de masse*, trad. Bernard Lortholary, Paris, Gallimard, 2007.

⁵ Philip K. Dick, *Le maître du Haut Château*, trad. Jacques Parsons, Paris, Club du Livre d'Anticipation, coll. *J'ai lu*, n° 567, 1970.

⁶ Norman Spinrad, *Rêve de fer*, trad. Jean-Michel Boissier, Paris, Pocket, coll. *Folio SF*, n° 239, 1992. Je signale que Roland C. Wagner dans une préface de 2006 et l'« éditeur », dans une postface attribuée à un certain Homer Whipple, mettent en garde contre l'idéologie aux relents nazis évidents ici exploités.

⁷ Et, littéralement, terre des « Héros ».

⁸ Antoine Volodine, *Alto Solo*, Paris, Minuit, 1991.

⁹ Maurice G. Dantec, *Les racines du mal*, Paris, Gallimard, 1995, coll. Folio policier, n° 63.

¹⁰ Je rangerai dans la catégorie des « livres-prétextes » mais perçus ici au sens d'exploitations gratuites et opportunistes, les récits incongrus proposés en 2005 par Amélie Nothomb et Claude Delarue. La première, dans *Acide sulfurique*, Paris, Albin Michel, fait se dérouler un jeu de télé réalité calqué sur les pratiques des camps et au cours duquel Primo Levi se retrouve sous les traits d'un kapo, Pietro Livi. Le second, dans *La comtesse dalmate ou le principe de déplaisir*, Paris, Fayard, raconte la croisière de vacanciers en route pour un camp reconstitué dans l'archipel dalmate et dont les activités sont censées devoir rapporter gros à la noble dame. Ces deux histoires sont par ailleurs le signe qu'un tabou a été brisé et qu'une « matière » concentrationnaire est devenue disponible comme, en son temps, une « matière » de Bretagne l'était devenue pour les romans de chevalerie...

¹¹ Michel Séonnet, *La marque du père*, Paris, Gallimard, 2007.

¹² Jean-Pierre Gattégno, *Avec vue sur le Royaume*, Arles, Actes Sud, 2007.

¹³ Norman Mailer, *Un château en forêt*, trad. Gérard Meudal, Paris, Plon, 2007.

¹⁴ Propos recueillis par Samuel Blumenfeld pour *Le Monde* 2, 4 août 2007, p. 15.

¹⁵ Harry Mulisch, *Siegfried, Une idylle noire*, trad. Anita Concas, Paris, Gallimard, 2003, coll. Folio, n° 4292.

¹⁶ Éric-Emmanuel Schmitt, *La part de l'autre*, Paris, Albin Michel, 2001, coll. Le Livre de Poche, n° 15537.

¹⁷ On songe ici à Hannah Arendt mais c'est Adolf Eichmann dont elle scrute le profil.

¹⁸ Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006.